

HEMERIA

LIVRES PHOTO D'EXCEPTION
EXCEPTIONAL PHOTO BOOKS

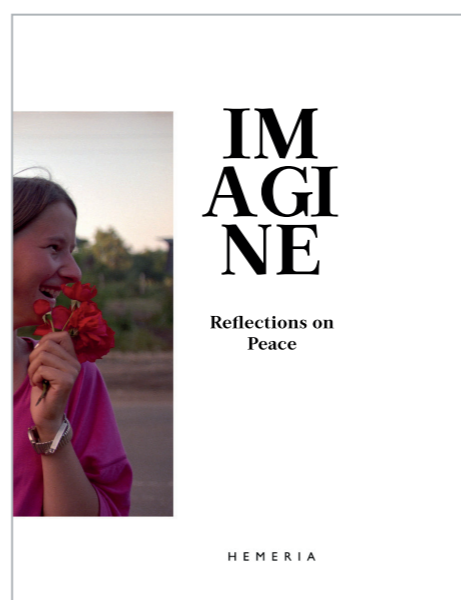
IMAGINE. Réflexions sur la paix.

Format 17x24 cm
456 pages
Relié cousu
Couverture souple
200 photos N&B et couleurs
Papier Munken Print White
ISBN 978-2-490952-08-3
39€ TTC

IMPRESSION

Hemeria est associée à Printmodel® pour la production de ses ouvrages, et bénéficie de l'excellence d'un savoir-faire unique en matière de reproduction d'images sur supports imprimés

- 6 conflits qui ont marqué l'Histoire
- Rassemblées pour la première fois, des contributions de personnalités de renommée internationale sur le thème de la paix
- Un panorama des processus de paix : ce qui fonctionne, ou pas.
- Des décryptages inédits des enjeux de la réconciliation nationale.
- Des témoignages contre l'indifférence.
- Des réflexions sur la justice pénale, la place des femmes, de la diplomatie et la gestion des traumatismes à mettre en oeuvre pour construire une paix durable



Les auteurs

I. Les contributeurs

Des journalistes

Robin Wright est une journaliste reconnue pour sa connaissance très pointue du Moyen-Orient, des questions de l'extrémisme islamique, de l'Iran et des dynamiques politiques et militaires à l'oeuvre dans le monde musulman. Elle a reçu de nombreux prix et récompenses pour son travail de reporter international, notamment pour ses articles parus dans *The New Yorker* sur l'Iran et les conflits en Afrique. Pour *Imagine*, elle est retournée au Liban pour y retrouver les visages familiers qui ont fait la une dans les années 1980 et 1990 : un homme par six fois pirate de l'air, un milicien repentant, un seigneur de guerre provocateur. Mais elle nous emmène aussi à la rencontre des visages de l'avenir : un étudiant engagé en politique, un musicothérapeute, et le propriétaire d'un restaurant bio qui propose des cours de cuisine intercommunautaires. Jon Swain a 20 ans en 1975 quand il quitte l'AFP à Paris pour les rives du Mékong et assister aux

Les récits poignants des témoins et une réflexion sur les conditions d'installation d'une paix durable

combats sanglants menés par l'armée de Pol Pot. Il a raconté son histoire dans un livre *River of Time* en 1997 traduit en français en 2019. Elle avait déjà fait l'objet du célèbre film *La Déchirure* en 1985. En 2018, pour *Imagine*, il est retourné à Phnom Penh.

Philip Gourevitch contribue depuis 1995 à *The New Yorker* et fut rédacteur en chef de *The Paris Review*. Pour *Imagine*, il revient sur ses pas au Rwanda où il est retourné à de multiples reprises. Sa connaissance nous éclaire sur les conditions de renaissance économique de ce petit pays enclavé, et sur ce qui a mené des communautés à se battre puis à tenter de se réconcilier.

Anthony Loyd est un journaliste anglais, correspondant de guerre, qui a commencé sa carrière en ex-Yougoslavie. Vingt-cinq ans plus tard, il est retourné pour *Imagine* à la recherche des témoins et des victimes qu'ils avaient interrogés. Il raconte comment certains ont avancé dans leur vie, et comment d'autres sont toujours englués dans le passé.

Martin Fletcher est envoyé à Belfast en 1997 par le Times de Londres. Il découvre « une province claustrophobe, insulaire, figée dans le temps ». En 2018, pour *Imagine*, il revient sur les lieux de ses reportages et offre sa vision d'une terre sortie des « Troubles » mais qui reste suspendue aux conséquences du Brexit.

Jon Lee Anderson écrit depuis 1998 pour *The New Yorker*. Ce grand reporter qui a vécu enfant en Colombie revient sur les décennies de guerre civile de cet état sud-américain, et sur les conditions de succès des accords de paix signés en 2016.

Margarita Martinez est une journaliste colombienne. Ici elle livre un témoignage de l'intérieur sur les négociations de paix entre le gouvernement et les FARC, auxquelles elle a pu assister. Le film documentaire qu'elle a réalisé pendant ces événements a finalement pu être diffusé en 2018.

Des experts

Samantha Power

Ancienne ambassadrice des États-Unis aux Nations unies de 2013 à 2017, irlandaise de naissance, elle a également été journaliste et couvert à ce titre les guerres de Yougoslavie, qui l'ont profondément marquée. Militante des droits de l'homme, elle reçoit le prix Pulitzer de l'essai pour son livre *A Problem From Hell: America and the Age of Genocide* en 2002. Elle entre officiellement dans le monde politique au sein du gouvernement de Barack Obama, et après l'arrivée de Trump, retourne enseigner à Harvard, où elle avait précédemment étudié. Lors des dernières semaines de son mandat à l'ONU, elle se fait remarquer en apostrophant son homologue russe sur la guerre en Syrie en plein Conseil de sécurité. Favorable à une intervention américaine en Syrie et plus globalement à l'interventionnisme des grandes puissances en cas d'atteinte avérée aux droits de l'homme, son expérience de la diplomatie et sa connaissance de la géopolitique mondiale en font une des spécialistes les plus écoutées outre-atlantique. À 42 ans, elle fut la plus jeune représentante américaine à l'ONU et la seule femme parmi les 15 membres du Conseil de sécurité.

Jonathan Powell

Diplomate britannique, ancien chef de cabinet de Tony Blair de 1997 à 2007, il a consacré un ouvrage remarqué sur le processus des négociations qui a conduit à la signature des Accords de Vendredi saint en Irlande du Nord en 2008.

Monica McWilliams et Avila Kilmurray sont des activistes originaires d'Irlande du Nord très impliquées dans la défense des droits des femmes et dans la lutte contre les discriminations et les violences faites aux femmes. Elles ont participé à défendre le rôle des femmes dans le processus de paix qui a abouti à la signature des accords de Belfast.

Padraig O'Malley est président de la chaire Moakley pour la paix et la réconciliation à la McCormack Graduate School of Policy and Global Studies de l'université du Massachusetts de Boston. Il a consacré sa carrière à étudier et à tenter de résoudre des conflits en Irlande du Nord, en Afrique du Sud et dans d'autres régions.

Marie O'Reilly est une chercheuse novatrice qui étudie comment le genre affecte la pensée politique et sociale. Elle examine la corrélation positive entre l'inclusion des femmes et la réussite générale du rétablissement de la paix, en prêtant une attention particulière aux femmes qui ont une réelle influence dans la prise de décisions.

Pedrag Peda Kojović est aujourd'hui un homme politique après avoir été journaliste. Il a cofondé le parti progressiste et libéral Notre parti pour défendre la cause des Serbes. Interviewé par Fiona Turner pour *Imagine*, il livre ses réflexions sur les accords de Dayton et l'avenir de la démocratie dans son pays, toujours aux prises avec les démons nationalistes.

Elizabeth D. Herman est chercheuse en science politique à Berkeley. Elle analyse dans ce livre l'incidence des syndrômes post-traumatiques sur les populations locales et comment une meilleure prise en compte de la santé psychique des victimes et l'usage de la thérapie narrative devraient permettre de créer les conditions de réussite de la réconciliation et de la paix.

Richard Goldstone est magistrat. Procureur général nommé au Tribunal pénal international des Nations unies pour l'ex-Yougoslavie et le Rwanda de 1994 à 1996, il a présidé la « commission Goldstone » chargée d'enquêter sur la violence politique sud-africaine du début des années 1990. Il a consacré la majeure partie de sa vie à mener des enquêtes sur les crimes de guerre et les violations internationales des droits de l'homme. Ici il livre son point de vue sur la justice pénale comme arme de paix, à la fois pour juger les crimes et surtout pour apaiser les victimes.

Des témoins, des victimes

Mira Sidawi a grandi dans un camp de réfugiés au Liban. Aujourd'hui, elle utilise le cinéma documentaire pour raconter sa propre expérience de vie de réfugiée.

Sophary Sophin incarne avec exemplarité le nouveau destin des jeunes femmes cambodgiennes pour se créer une vie libre et émancipée de la culture patriarcale de leurs parents, qui s'élèvent par leur volonté d'accéder à l'éducation et à des métiers réservés d'habitude aux hommes. Sophary est démineuse.

Dydine Umunyana est une rescapée du génocide rwandais. À 3 ans et demi, elle assiste au massacre de sa famille. Aujourd'hui, elle témoigne de son engagement à établir un dialogue entre communautés et raconte comment les Rwandais doivent se rassembler autour de la question de leur identité nationale, qu'ils soient hutus ou tutsis.

Elvis Garibovic fut enlevé par des miliciens serbes dans une ex-Yougoslavie en pleine dissolution en avril 1992. Il revient sur son passé de victime (c'est lui que photographia Ron Haviv) et sur la façon dont il a pu guérir de ses traumatismes, en s'éloignant de son pays natal.

2. Les photographes

Le britannique **Don McCullin**, né en 1935, est un des photographes de guerre les plus connus de sa génération. En 2019, la Tate Britain lui a consacré une ample rétrospective. Il a construit sa légende en couvrant, principalement en noir & blanc, toutes les tragédies contemporaines, et en ramenant des images devenues iconiques depuis la guerre du Vietnam, du conflit en Irlande du Nord, jusqu'à, plus récemment, la Syrie. Pour *Imagine*, il a accepté de publier certaines de ses photographies du Liban.

Nichole Sobacki est une photographe de 33 ans basée à Nairobi. Membre de l'agence VII, elle a dirigé le bureau de l'AFP d'Afrique de l'Est de 2012 à 2015. Elle s'intéresse aux questions régionales autour de l'identité et des conséquences de la guerre sur les droits de l'homme. Son reportage sur le Liban d'aujourd'hui témoigne des transformations du pays et de la vie des nouvelles générations.

«
Regarder, c'est
comprendre. C'est ce
qui se voit qui nous fait
comprendre ce que
sont les choses.
Tout le visible est clair,
tout le visible parle.
Il suffit de regarder. »
Sergei Loznitsa

Roland Neveu a quitté sa Bretagne natale pour le Cambodge en 1973. Le 17 avril 1975, il est à Phnom Penh pour Gamma quand les Khmers rouges entrent dans la ville. Jusqu'en 1983, il a témoigné de tous les conflits majeurs, en Afghanistan, au Salvador, en Ouganda notamment. Depuis 1992, il vit à Hanoï.

Gary Knight, après une longue carrière internationale de photoreporter, co-fonde la VII Agency, puis la VII Foundation, avant de créer la VII Academy, installée à Perpignan, Chiang Mai (Thaïlande) et Sarajevo (Bosnie) avec le souci de transmettre son expérience et de former une nouvelle génération de journalistes. À l'origine de ce livre, sa démarche est avant tout éducative : comprendre le passé, tirer des leçons, pour construire un avenir, en paix.

Jack Picone, photoreporter australien né en 1958, est un adepte de la photographie documentaire. Il n'a cessé de rencontrer ses contemporains, toutes cultures confondues, pour nouer des relations, interagir et célébrer la différence, et l'humanité. Ici, il publie certaines de ses images du génocide rwandais, dont il témoignera avec effroi.

Ron Haviv, co-fondateur de la VII Agency, a passé sa vie de photographe de guerre à documenter les zones de conflits. *Imagine* reprend un de ses reportages les plus emblématiques, réalisé en Bosnie. Ses images des camps de prisonniers ont permis d'alerter l'opinion internationale du génocide en cours contre les Bosniaques et de condamner les crimes de guerre perpétrés.

Gilles Peress, membre de l'agence Magnum dont il a été le président, s'est fait connaître à ses débuts avec ses images du Bloody Sunday. Il a rassemblé dans des ouvrages très remarquables ses travaux sur l'intolérance et la guerre des nationalismes, avec ses reportages en Irlande du Nord, en Iran, en Bosnie et au Rwanda. Il mélange réflexions intimes et travail de reportage. Pour *Imagine*, il revient sur ses impressions lors de la guerre civile en Irlande du Nord, en collaboration avec Chris Klatell.

Stephen Ferry est un photojournaliste américain qui a reçu de nombreux prix pour ses reportages internationaux, notamment du National Geographic Expeditions Council et du Fund for Investigative Journalism. Il vit depuis 2000 en Colombie.

Le livre

Le projet « Peace »

Ce livre est le résultat d'un travail de recherche mené depuis 3 ans par la VII Foundation sous le nom « The Peace Project » : Gary Knight, co-fondateur de la VII Foundation, lui-même photographe de guerre en charge de ce projet, a sollicité à partir de 2017 des journalistes, des spécialistes et des témoins afin d'offrir une vision aussi large que possible de la manière dont la paix a pu être rétablie au sein de pays ayant connu une intense période de guerre.

Cette analyse nécessitait du recul, de la distance. Aussi, le choix des zones de conflit s'est attaché à étudier des zones où la guerre s'est achevée il y a plusieurs années, avec, à la clé de la cessation des combats, un processus de paix validé et entériné par la signature d'accords officiels. Parmi ces conflits que personne n'a oublié, au Liban, au Cambodge, au Rwanda, en Bosnie, en Irlande du Nord et en Colombie, tous, et chacun avec leurs particularités, sont symptomatiques des stratégies menées par les chefs de guerre et des conséquences effroyables sur les populations locales.

Mais la volonté des auteurs de ce livre vise surtout à revenir sur les fondements sur lesquels la guerre a été menée et comment ces fondements doivent être analysés pour créer les conditions d'une paix durable, qui puisse à la fois réconcilier les peuples, asseoir une nouvelle justice sociale et installer une stabilité politique sur le long terme.

Les témoins conviés à évoquer leurs souvenirs sont là pour rappeler une réalité : les frustrations, les rancoeurs forment le terrain des prochaines guerres. Tout doit être fait pour les éviter.

Le livre

Préface de Gary Knight
Présentation de Samantha Power
Introduction de Jonathan Powell

1^{ère} partie : une analyse pays par pays des conflits**// Liban (1975-1990)**

Don McCullin (portfolio)
 Robin Wright « Le Feu sous les cendres »
 Nicole Sobocki (portfolio)
 Mira Sidawi « Je suis une réfugiée, tout comme Superman »

// Cambodge (1969-1991)

Roland Neveu (portfolio)
 Gary Knight (portfolio)
 Jon Swain « Fragile comme une fleur »
 Sophary Sophin « Fouiller le passé, imaginer une nouvelle vie »
 Gary Knight (portfolio)

// Rwanda (1994)

Philip Gourevitch « Le poids de la mémoire et de l'oubli »
 Jack Picone (portfolio)
 Dydine Umunyana « Les papillons se sont assis près de mon cœur »

// Bosnie-Herzégovine (1992-1995)

Anthony Loyd « Une génération en quête de réconciliation »
 Ron Haviv (portfolio)
 Elvis Garibovic « Le loup que tu nourris »
 Ron Haviv (portfolio)

// Irlande du Nord (1968-1998)

Martin Fletcher « Une paix sans harmonie »
 Gilles Peress (portfolio)
 Gilles Peress (portfolio)
 Monica McWilliams and Avila Kilmurray « Les femmes et la paix »

// Colombie (1964-2016)

Jon Lee Anderson « La guerre sans fin de Colombie »
 Marguerita Martinez « Les habits neufs de la Colombie »
 Stephen Ferry (portfolio)

2^e partie : perspectives

Padraig O'Malley « Le narcissisme des petites différences : ce que l'IRA a appris de l'ANC sur l'art de la négociation »
Marie O'Reilly « Les femmes, une présence essentielle pour la paix : l'exemple libérien »
Pedrag Kojović « La poursuite de la guerre par d'autres moyens » - interview par Fiona Turner
Elizabeth D. Herman « C'est dans la tête : comment le syndrome de stress post-traumatique affecte la paix. »
Richard Goldstone « Après la guerre : le rôle de la justice pénale internationale »

L'objet**// Le choix de l'excellence**

Maison d'édition indépendante, Hemeria se démarque par la qualité des ouvrages qu'elle fabrique (choix du papier, photogravure, d'impression, etc...), rendue possible par la maîtrise de la chaîne de fabrication.

La production de l'ouvrage a été confiée à la société printmodel®, dont le savoir-faire et le développement de solutions d'impression ont déjà été mis au service des grands photographes tels que Raymond Depardon, Jean-Baptiste Huynh ou Gérard Rondeau.

La direction artistique de l'ouvrage a été confiée à Giorgio Baravalle, qui a fait le choix d'un graphisme de grande sobriété de nature à valoriser la dynamique narrative de la démarche des auteurs.

// Responsabilité environnementale

Hemeria a pris la décision de n'utiliser pour sa production que des matériaux nobles et notamment du papier issu de forêts gérées durablement et produit en conformité avec les normes FSC et PEFC, afin de limiter l'empreinte de son activité sur l'environnement. Hemeria participe également au **programme ReforestAction** : pour chaque livre acheté, un arbre est planté !

// Expositions et lancement

Ce projet sera présenté en avant-première à l'occasion d'une exposition organisée au



du 13 mai 2020 jusqu'à la fin de l'année 2020.

Vernissage le mardi 12 mai à 18h00.

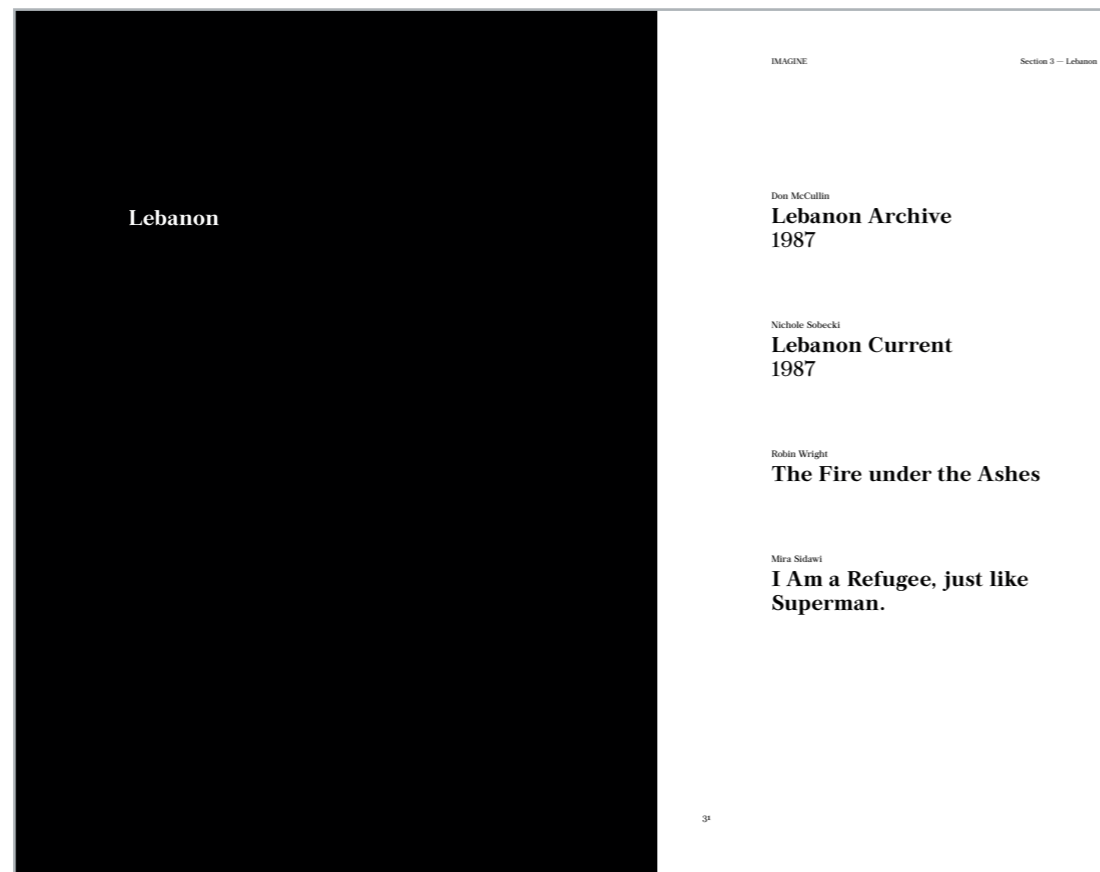
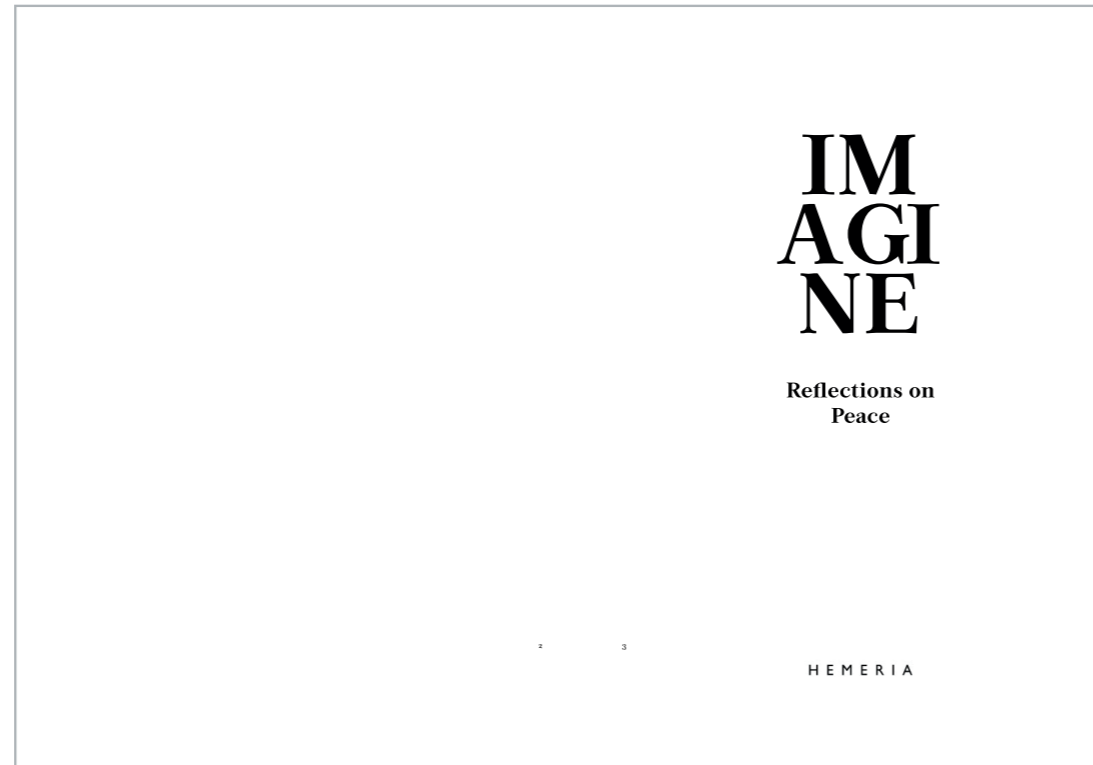
Puis, en **octobre 2020**, avec le soutien de la Fondation présidée par Jean-Pierre Raffarin Leaders for Peace, une exposition + des conférences.



Leaders pour la paix

// Relations presse

Sylvie Grumbach, 2e bureau.



The Fire under the Ashes.

109

by Robin Wright

There isn't any conflict or political intrigue in the Middle East that Robin Wright hasn't brought to our attention in her extensive reporting over the past 40 years. During the 1980s, in the midst of 15 years of civil war, she lived in Beirut; "the Paris of the Middle East" was then witnessing layers of sectarian division playing out against a backdrop of Cold War tensions. When peace was finally brokered in 1990 through the Taif Accord, the guns were silenced but the dissension continued. Wright returns to Lebanon to find the familiar faces who made headlines in the 1980s and 1990s: a six-time hijacker, a repentant militiaman, a defiant warlord. But she also introduces us to the faces of the future: a student politician, a music therapist, and an organic restaurateur who runs cross-sectarian cooking classes in the hopes that food will act as a recipe for tolerance.

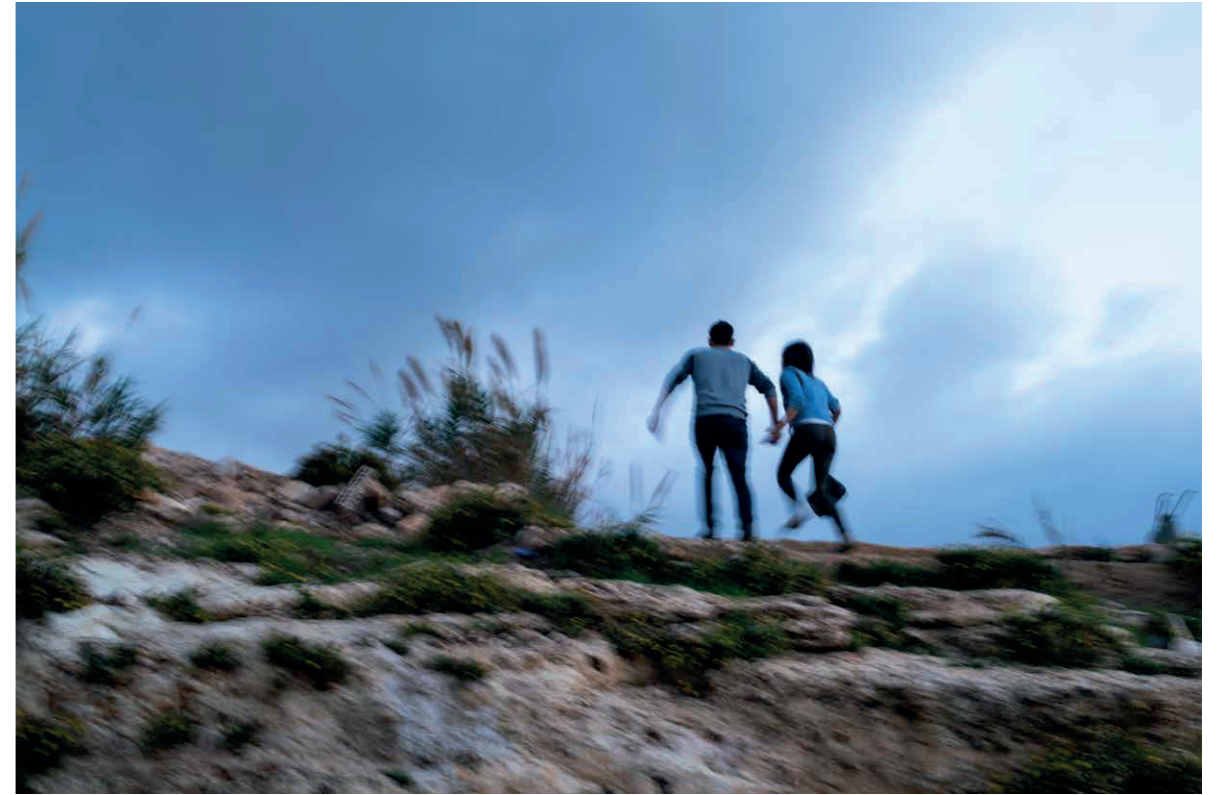
The 15-year conflict in Lebanon actually featured many wars. It erupted, on April 13, 1975, in a hail of bullets fired by a Christian militia and Palestinian gunmen in tit-for-tat ambushes. Most of the first victims were civilians shot while standing in front of a church or riding on a public bus. The war in the little Levantine country, which is about the size of Connecticut, eventually spilled across borders, then continents. More than a dozen local militias and the armies or interests of foreign governments on four continents were sucked into the strife. Like most conflicts, it proved easier to start than to stop.

The war had many messy layers. Among them, Christians were pitted against Muslims, Palestinians against Israelis, America's Marines against Iran's proxies, the West against the East, fascists against socialists, devout believers against stoic atheists. Over time, alliances fluctuated, enemies flipped. The war was full of contradictions. At some point, every major sect also fought its own brethren—just as bloodily—for turf or power. Lebanon's graveyards (and some backyards) were filled with more than a hundred thousand war dead. A million people, roughly a quarter of the population, were displaced. As the economy deteriorated, Lebanon became the pirating capital of the world. The nation's infrastructure—the electricity grid, water supply, and sewage system—hasn't fully recovered since the war.

The internal conflict formally ended in 1990 after the Saudi-brokered Taif Accord. The deal only slightly changed the balance of power between Christians and Muslims. The warlords who commanded the conflict became the politics running government, with many of the original flashpoints still defining their agendas. "The conflict simply moved from the street to the state's institutions. They treated Lebanon's institutions as war booty," reflected Maha Yahya, director of the Carnegie Middle East Center.

"We're not like other countries that have one dictator," quipped Mustafa Baalbaki, a young techie. "We have eight or nine." The state remained so dysfunctional that Baalbaki developed an algorithm for a popular app to alert Beirutis when the power was going to go out—something the state failed to do.

Regional intervention—especially by Lebanon's two neighbors—took longer to end. The Israeli Army took another decade to withdraw, the Syrians 15 years. And still



their meddling didn't end.

The conflict resonated deep into the 21st century. Lebanon's war changed the tactics of warfare worldwide. It introduced the first suicide bombs against Western targets by jihadi extremists. It popularized hostage-taking for political ransom. It changed sectarian consciousness—and the religious balance of power regionally. It also paved the way for other wars in the world's most volatile arena.

Lebanon's war ended, but decades later, a full peace has yet to take hold. Mused Dergham Dergham, a former fighter, "There's still a fire under the ashes."

Assaad Chafari twitched uncomfortably as he talked about his role in the war. "I was responsible for the deaths of a lot of people," he told me. "Some were killed by proxy or indirectly—but I was still responsible." He fought for the Lebanese Forces, a Christian militia. During the war's early days, he was an artillery officer directing fire on the Muslim quarters of Beirut. He rose to become the second-highest-ranking intelligence officer. He acknowledged his role in a letter to his countrymen after the war. "My task was to decide the fate of all those rounded up at checkpoints—whether someone should be spared, exchanged, or killed," he wrote. "A human being was little more than a product to me."

I met Chafari at a Starbucks on the old Green Line that once divided the warring halves of Beirut. "The worst thing is that my conscience was very clear at the time," he told me. He had attended Christian schools and lived in a Christian neighborhood where many believed that France had created Lebanon to sustain its Christian population. His friends, teachers, neighbors, and ministers considered Muslims "invaders and traitors," he said. They also resented Palestinian refugees who had fled to Lebanon as a base to fight Israel.

"I started off disliking Muslims and Palestinians, then I hated them," Chafari said. "Eventually I was afraid of them and wanted only to destroy them." The Lebanese Forces was the largest militia. Politically, it was right-wing. It was aligned with the Phalange Party, modeled on Spain's fascists of the same name. Both were dominated by Maronite Christians, members of a branch of the Catholic Church.

"There was no pleasure in killing," Chafari told me. "I was fighting for two holy things—my religion and my country, which was as holy as my faith. I could go to church and have communion and not even worry that

I had sinned during the week. I would confess some small thing, petty thing, I never confessed to killing because I didn't see it as a sin. I was a crusader."

Chafari is a man of modest height with a slight paunch and, above a fringe of white hair, a balding pate. We sat in an outdoor café across from the historic *L'Orient-Le Jour* building, classic architecture from the French mandate. It had housed a popular newspaper and magazine. It still had gaping pockmarks from bullets, grenades, rockets, and artillery. It'd been empty for decades. The area symbolizes Lebanon—war damage on one side of the street, a Starbucks in a glitzy new mall on the other. Easily the most beautiful country in the Middle East, with its sunny Mediterranean coast, skiable mountains, and ancient Roman temples, Lebanon is still trying to recover from its bloody past.

Chafari began to rethink killing toward the end of the war. His wife joined Moral Rearmament, a social movement launched in the 1930s by an American Protestant. He was invited to attend. "The idea was that the ladies could convince their men," he explained. "I asked, Who was the boss? Which embassy was sponsoring it?" At the first meeting, he had a gun tucked into his belt and two bodyguards outside. "They asked me if I was first ready to change myself. I thought there was nothing to change. I thought I was the best person alive."

Over time, he engaged with members of other faiths. "They had faces and names and I learned to listen—and how to discover the truth. It was not my truth, or their truth, but a common

truth," he said. "I discovered that maybe most of what I had heard about 'the other' was wrong. And vice versa. I understood why we were killing each other—because we didn't know each other."

The process proved painful. "It was as if someone took me by the hand and put me in front of the mirror. It was the shock of my life," he said. "I saw a monster with blood on his hands." Chafari fidgeted.

"So what was I to do then?" he said. "Stay in my room and not move and cry? Say, like others, that war has its own logic? Say I was following orders? Or, to the contrary, be responsible? I went through all these phases."

"I even contemplated committing suicide. In the end, I decided to be responsible for what I did and to try to help my society."

Chafari wrote candidly about a life of early hate and late-in-life discovery in his memoir *The Truth Even If My Voice Trembles*. He also co-founded Fighters for Peace, a movement of 30 former Christian, Muslim, and Druze gunmen. The numbers are minuscule, given the tens of thousands who fought in the war. But they provided what Lebanon as a state has not: education about a conflict that almost unraveled the country. The school system doesn't teach the war; different communities have disparate versions of it. Lebanon has never had a formal reconciliation process.

The former fighters have targeted students between 15 and 25, civil society start-ups, Boy Scouts, and Girl Scouts. In 2008 and in 2012, when new wars appeared possible, the





“I Am a Refugee, just like Superman.”

109

by Mira Sidawi

Mira Sidawi grew up in the Burj al-Barajneh camp in Lebanon and has only known life as a refugee. She is a Palestinian actress, director, and writer who shares the plight of statelessness through her artistic expression. In 2015, she created her first short film, *Four Wheels Camp*. Her second film, *The Wall*, takes place in the Burj al-Barajneh and Shatila refugee camps.

When I was a little girl, I used to stand in front of a big wall in the Burj al-Barajneh refugee camp and whisper to the wind, praying that one day I would get out of the camp and see the city. Beirut. It wasn't easy back then to have such a dream. The wall between the camp and Beirut made us always realize that we, behind the wall, were in the second half, the hidden half, of the world.

My father left Palestine at 20 years old, during the Nakba, the exodus of 1948. He said that all the people living in the Sheikh Dannun village, located in Akka (also called Acre), the ancient port city in Palestine, started running, most of them without shoes. They were fleeing bullets and fire coming from Israeli soldiers. My uncle stayed in the village, hiding himself in an old cave. My father couldn't manage to do that; he just wanted to walk away. When he described the village, my father said it was all gray—gray because of fire and screams and dead people all over the place. My father said he kept walking for days until he arrived in southern Lebanon. For a while, he and others slept in valleys there.

After a huge struggle with all this fear of death and the unknown, my father finally arrived in Beirut, with not one penny in his pocket. There he and the people he was walking with found an empty area with no houses around. One of the old men said, “We'll stay here for a while.” People close to the area gave them food and some blankets to sleep. They all thought they would go back after one week. It didn't work like that. The one week lasted for 70 years.

They built houses, first of wood, then stones, then metal. Houses became so closely packed that the sun couldn't enter. The water tasted salty, rats grew up in the camp, and so did cats—they walk with people every day. Electrical wires run all over the camp, as if the place were a human body with its blood vessels on the exterior rather than within.

The camp was nothing like his village, my father said. “In Sheikh Dannun, we were so close to nature. We were farmers. But here we have become a part of a big machine called the city.”

It's a miracle to survive in a place like this, but my father says we have managed to stay together despite the bad

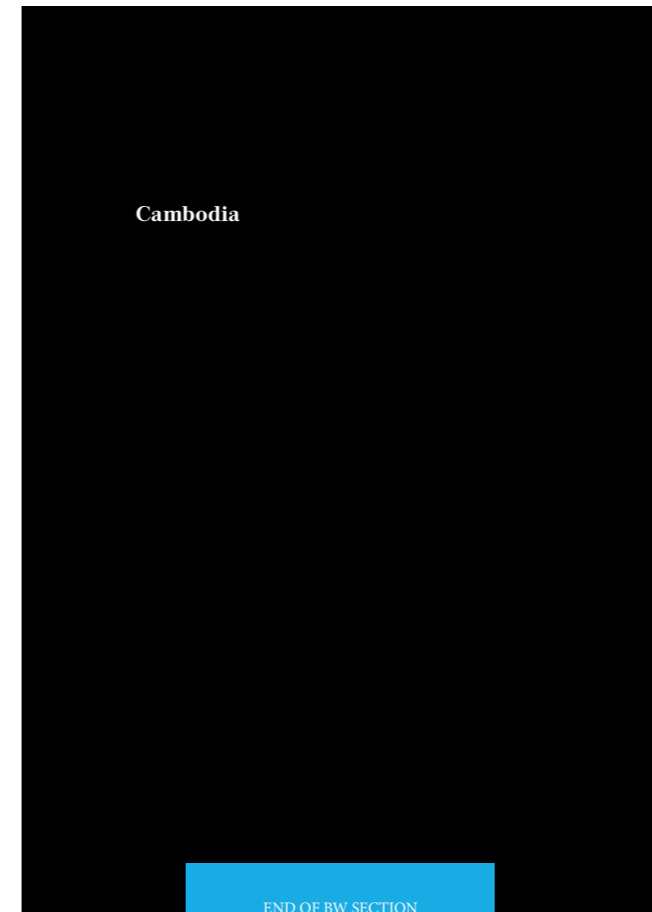
82

83



78

79



END OF BW SECTION

IMAGINE

Section 3 — Lebanon

Roland Neveu and Gary Knight
Photo Essay
1987

Jon Swain
Fragile As a Flower
1987

Gary Knight
Photo Essay

Sophary Sophin
**Excavating the Past,
Imagining a New Life**

89



— 1
A government soldier is firing his outdated M1 carbine from his fox hole near Koki along Road N. 1



— 2
Women leaving their village as fighting takes place between

92



— 3
A firebase with almost new Howitzer had been setup near the underconstruction Cambodian hotel. It appears that it was in preparation of the American evacuation.



— 4
Barely a week before the end, there was very intense fighting all over the access to the city. Her a boat have brought back the dead bodies of soldiers kill in a clash along the Mekong river a few kilometers down stream from the city.

93



A spirit house at the grave of former Khmer Rouge leader Pol Pot. After his death the grave became a shrine for Thai gamblers who routinely pray there for good luck in the lottery.

124

125



— 1
Operation Eagle Pull.
The American pull out of Phnom Penh. The operation last all morning with helicopters landing at a school not far from the Embassy. Cambodia onlookers stay outside the fence.



— 2
The day after the American Embassy evacuation, Cambodia are rushing to the Pochentong airport to try to get on one of the planes out.

94

95



— 3
The Day Of The Fall Of Phnom Penh.
From inside the French Embassy, this is the infamous Gate. The vice-consul Mr. Migot is helping his staff to filter to people wanted to in the compound.



— 4
The Day Of The Fall Of Phnom Penh.
A unit of Government soldier has surrender to the Khmer rouge and are marched through the city, apparently going towards the Olympic Stadium. We learn since that they were executed in that location.



'Elite Town' housing development. Diamond Island, Phnom Penh. The island's previous residents, small-scale farmers, were either bought out or evicted. The plan is to construct more than 1,000 condominiums, hundreds of villas, two international schools, a replica of the Arc de Triomphe, a near-clone of Singapore's Marina Bay Sands hotel and one of the world's tallest buildings.



Cambodian fishing community, Sihanoukville. According to a recent report by the Sihanoukville provincial authorities, Chinese nationals now own more than 90% of businesses in Sihanoukville, including hotels, casinos, restaurants and massage parlors -- fueling concerns and anti-Chinese sentiment over Chinese domination of the local economy and the lack of benefit to local Cambodians.

Reports about sexual harassment, kidnappings and traffic accidents involving Chinese are rife.



Housing in Battambang Railway Station. Cambodia's economy is growing by 7%, driven by Chinese and foreign investment, tourism and the exploitation of low cost labour. While Cambodia the Millennium Development Goal (MDG) of halving poverty, around 4.5 million people remain near-poor, vulnerable to falling back into poverty when exposed to economic and other external shocks.

Professor Sophal Ear of Occidental University in Los Angeles: "Only those at the top of the pyramid truly benefit from Cambodia's rapid growth benefiting from access to political power, ability to create a monopoly, and control of trade. It [Cambodia] is a gatekeeper economy"



A micro finance bank. Western Cambodia. According to human rights groups Licadho and Sahasak Tsang Tsao, Cambodia has about 2.4 million with \$5.4bn in outstanding micro-loans - and one of the world's biggest average loan sizes.

High interest rates, the use of land titles as collateral, and pressure to repay loans have led to a "predatory form of lending" by microfinance institutions or MFIs, the human rights groups said.

"MFIs, as they currently operate, pose a direct threat to the land tenure security of millions of people in Cambodia," noted their report. "In most cases, the land that was lost was income-generating. Loss of land, therefore, jeopardises a family's livelihood and identity."

At the end of 2018, the average loan size was about \$3,370, more than twice the country's gross domestic product per capita of \$1,384 in 2017.

About 10 to 15 percent of land held by Cambodian farmers has been lost due to failure to repay micro-loans, according to Milford Bateman, a professor of development studies at Saint Mary's University in Canada.

128

129